

## *La vie contemplative: communautaire et apostolique selon S. Bernard*

Chers amis, quand Pascal m'a invité à vous adresser la parole, j'ai eu un petit mouvement de recul. Non pas que je ne voulais pas parler de saint Bernard (il y a tellement de choses à partager) mais à cause de mon auditoire. Ce que saint Bernard signifie pour des laïcs, c'est aux laïcs de le savoir. Ce n'est pas à un moine de dire aux laïcs ce qu'ils devraient trouver chez nos auteurs cisterciens. Ce serait faire revenir une vieille forme de cléricalisme, adapté au monde monastique.

Et puis, petit à petit, je me suis reproché à moi-même d'avoir eu cette mauvaise pensée sur le cléricalisme, comme si vous en étiez encore là. Il s'agit de partager dans le sens fort du terme. Je vais vous donner certaines choses, des idées que j'ai trouvées chez saint Bernard et dont je me dis que c'est peut-être à entendre, à accueillir. Et ce sera à vous de dire en quoi cela vous parle.

Avant d'écrire mon texte, j'ai lu la « proposition de synthèse francophone sur la communauté spirituelle », qui porte comme titre : « Voyez comme ils s'aiment ». Selon Tertullien (Apologétique 39), c'est ainsi que les païens s'étonnaient de la relation qu'ils constataient entre les chrétiens. J'ai été content de lire cette synthèse qui essaie de dire ce que vous voulez vivre. Et j'ai été surtout frappé par un climat, qui, pour moi est tout à fait cistercien. A quoi est-il dû, ce climat. Je ne le sais pas et je n'ai pas fait l'effort de l'analyser. Mais je me suis senti en terrain connu. Alors, je n'en doute pas : il y a déjà « du saint Bernard là-dedans ». Et c'est ce saint Bernard que nous écoutons maintenant.

Il est sans doute intéressant de faire remarquer à vous, qui essayez de vivre une communauté spirituelle – mais qui n'est pas uniquement spirituelle – que saint Bernard a eu la même intuition avant de commencer son aventure monastique à Cîteaux. Ce n'est pas par hasard que Bernard est entré à Cîteaux accompagné par tout un groupe. Et même avec un groupe structuré. Et je vais plus loin : il le faisait avec un groupe qui avait déjà l'expérience d'une vie communautaire. C'est pourquoi Bernard s'est retiré durant plusieurs mois sur la propriété familiale à Somberton, non tout seul, mais avec ses frères et quelques autres. Sa retraite est d'emblée une retraite collective. L'expérience que Bernard fait là avec ses compagnons va marquer toute sa vie spirituelle ultérieure. Comme si cette expérience devait le prémunir une fois pour toutes contre tout ce que la vie monastique aurait pu avoir de trop étroit ou de replié sur elle-même. Ces jeunes entre eux ne pouvaient pas se nommer une communauté monastique. Ce serait jouer quelque chose à quoi ils n'étaient pas formés. Mais ils le faisaient en tant que chrétiens laïcs, qui vivaient en église, avec une sensibilité qui les a préparés à entrer effectivement dans le monastère pour y vivre en partie autrement,

quoi ils n'étaient pas formés. Mais ils le faisaient en tant que chrétiens laïcs, qui vivaient en église, avec une sensibilité qui les a préparés à entrer effectivement dans le monastère pour y vivre en partie autrement, mais aussi en continuité. Un peu comme nous conseillons à nos candidats aujourd'hui de faire une expérience de communauté ecclésiale, avant d'entrer chez nous. Cela les marque toujours de façon durable.

Bernard a montré ainsi sa sensibilité communautaire et même apostolique. Il y restera fidèle, et non seulement pour lui-même. Il transmettra cette même sensibilité à ses frères et à l'Ordre entier. C'est cela que nous essayerons de saisir d'un peu plus près ce matin.

#1. Un premier mot-clef que j'aimerais souligner est celui de la volonté commune. Bernard a horreur de tout ce qui va dans le sens de l'individualisme. Il réagit contre ce qu'il appelle la « singularité » (**singularitas**). Le mot est en latin sans doute un peu plus large qu'en français, mais il souligne tout ce qui va dans le sens d'un se faire remarquer par vanité, toute expression d'excentricité. La charité met l'autre au centre de mes préoccupations. L'ex-centricité déloge l'autre, parce que je veux me mettre moi-même au centre. Il faudrait donc parler plutôt d'in-centricité, pour forger un mot un peu barbare. Ou bien nous pouvons comprendre le mot excentricité comme celui qui sort du cercle communautaire. Celui qui fait cela préfère sa volonté propre à la « volonté commune » (la **voluntas communis**), le « sens commun », si nous donnons à ce mot sa signification forte et première. Le pape François est fort sensible à ce « sens du peuple fidèle de Dieu ». Il est remarquable que François ne dit pas simplement « peuple de Dieu », mais peuple « fidèle » de Dieu. Parce que le peuple a un sens spontané, qui n'est pas déduit d'une théorie ou de la doctrine, mais une intuition qui vient du fait qu'il vit la vie dans toutes ses dimensions. Et cela fait partie de ce que nous appellerions peut-être une sensibilité communautaire. Cela dépasse le purement intellectuel. Mais celui qui n'entre pas là-dedans n'appartient jamais vraiment à la communauté. Et il est quelquefois difficile de savoir pourquoi exactement. Le critère restera bien sûr toujours l'évangile.

*Celui qui s'éloigne de la volonté commune cherche son propre bien. Il vit « selon la chair », contre l'Esprit. Le problème existait déjà au temps de saint Paul. Les Corinthiens avaient tendance à se singulariser en disant l'un qu'il appartenait à Paul et l'autre à Apollos. Vous connaissez ce texte dans la première lettre aux Corinthiens : « Vous êtes encore charnels. Puisqu'il y a parmi vous jalousie et querelles, n'êtes-vous pas charnels et ne vous conduisez-vous pas de façon toute humaine ? ... Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (I Co 3, 3.16)*

Savoir vivre ainsi en communauté est pour saint Bernard un signe d'humilité. S'éloigner de la communauté est toujours une forme d'orgueil, parce que l'orgueilleux croit avoir l'existence par lui-même et n'avoir besoin de personne d'autre. Il n'apprend pas l'humilité en se frottant aux autres. Mais le revers de la médaille est qu'il reste en même temps enfermé dans la solitude. Je cite saint Bernard : « *Voilà la solitude que celle des orgueilleux, car ils se considèrent comme uniques et n'ont qu'un désir : passer pour uniques.* » (D 1, 2)

Malheureusement, même en restant dans son isolement, l'orgueilleux nuit aux autres. Nous connaissons l'image de la procession. Personne

Malheureusement, même en restant dans son isolement, l'orgueilleux nuit aux autres. Nous connaissons l'image de la procession. Personne n'est capable de former à lui tout seul une procession. Au contraire : « *Il troublerait la procession, celui qui s'arrangerait pour s'avancer en solitaire ; et ce n'est pas à lui seul qu'il nuirait, il importunerait aussi les autres.* » (Pur 2, 2)

#2 L'être humain est fondamentalement un être social. Il est dans la nature des choses que l'homme apprenne à tenir compte des autres. Il comprend déjà tôt que l'autre aussi a droit au respect pour ses besoins et même au plaisir ! C'est même une question de justice. Apprendre cela, n'est-ce pas le but de toute éducation ? Bernard écrit dans le *Traité de l'amour de Dieu* : « *Oui, c'est toute justice que celui qui participe à la nature ne soit pas exclu de la grâce, surtout de cette grâce qui se trouve inhérente à la nature. S'il est à charge à l'homme, je ne dis pas de subvenir aux besoins de ses frères, mais aussi de veiller à leurs plaisirs, qu'il réprime les siens s'il ne veut être transgresseur de la loi. Qu'il se permette tout ce qu'il veut, à condition de se souvenir de l'obligation d'en accorder tout autant à son prochain. C'est ainsi que l'amour charnel devient aussi social, quand il s'élargit en vue du bien commun.* » ( *Sic amor carnalis efficitur et socialis, cum in commune protrahitur* » - Dil 23)

Bernard se situe ici à un niveau très humain, même très basique. Il va toutefois de soi que cet « amour social » se purifiera et s'approfondira par la foi en Christ. Notre désir de nous conformer au Christ (**conformitas cum Christo**) et notre amour de Dieu s'exprimera nécessairement, se prouvera en quelque sorte, dans notre sens de la vie communautaire.

Pour Bernard, notre première communauté c'est l'**Église**. Oui, notre union *personnelle* à Jésus suppose que nous soyons membres de l'*Eglise*. Dire : « oui à Jésus et non à l'Eglise » n'a aucun sens. Notre relation intime avec Jésus est elle-même *conditionnée* par notre *adhésion* à l'Église. C'est d'abord l' *Église* qui a droit au titre d'*épouse* (SCC 68 et SCC 69,1).

Bernard le dit dans une de ces admirables conclusions qui terminent ses sermons sur le Cantique : « *Grâce te soit rendue, Seigneur Jésus : tu as daigné nous agréer à ton Église bien-aimée, non seulement pour que nous te soyons fidèles, mais pour que nous te soyons unis à la manière de l'Épouse, dans une joyeuse, chaste et éternelle étreinte. Ainsi tu veux qu'à visage découvert nous contemplions ta gloire, cette gloire qui t'est commune avec le Père et l'Esprit-Saint pour les siècles des siècles.* » (SCC 12, 11)

#3 Mais pour nous, vivre en Église, cela passe concrètement par la communauté. Et ceci est à proprement parler l'œuvre du Saint-Esprit : c'est lui qui nous mène de la **voluntas propria** à la **voluntas communis**. (Je fais remarquer en passant que l'expression « voluntas communis » ne vient jamais sous la plume de saint Benoît, aussi importante soit la vie communautaire dans la Règle. Saint Bernard par contre l'utilise continuellement.)

Si c'est l'Esprit qui suscite « la volonté commune », il est logique d'en conclure que l'absence de vie communautaire dénote aussi une absence de l'Esprit. « *L'anathème est séparation. Oui, ainsi en est-il de quiconque se sépare de l'unité : n'en doute pas, de lui l'Esprit de vie s'est retiré* » (**omnis qui ab unitate dividitur : ne dubites quin ab eo recesserit spiritus vitae** - Mich. 1, 6). Et ailleurs Bernard dit : « *Jésus signifie : Sauveur, ou salut ; anathème veut dire : séparation. Celui qui te murmure de te séparer du salut*

*ab unitate dividitur : ne dubites quin ab eo recesserit spiritus vitae - Mich. 1, 6).* Et ailleurs Bernard dit: « Jésus signifie : Sauveur, ou salut ; anathème veut dire : séparation. Celui qui te murmure de te séparer du salut n'est donc pas l'Esprit de Dieu, il ne vient pas de Dieu, car l'Esprit Saint entend rassembler et non pas disperser, lui ne cesse de rappeler sur leur terre les dispersés d'Israël (Is 56, 8) » (D 22, 4) Ce sont des citations qui devraient nourrir notre souci pour l'œcuménisme. Ou peut-être encore plus directement notre souci d'accueillir des réfugiés. Mais c'est vrai aussi et d'abord dans nos familles et nos communautés, quel que soit le type de communauté. L'Esprit unifie, rassemble, met en relation. Le diable sépare, exclut.

Ne pensons pas que nous soyons capables de vivre en communauté par nous-mêmes. Notre générosité ne suffit pas pour former une communauté. Il nous faut l'onction de l'Esprit. Depuis la chute dans le péché nous sommes trop spontanément repliés sur nous-mêmes pour que notre cohésion entre nous reste stable. Mais ce que la nature ne sait plus faire, le Saint Esprit le donne par grâce. Écoutons saint Bernard qui parle d'abord de l'égoïsme qui nous est propre, mais qui nous rend en même temps moins humains. L'égoïsme nous aveugle sur nous-mêmes et en même temps juge les autres de façon indue. « L'homme, comme dépouillé de son humanité, exige, lorsqu'il en a besoin, l'assistance des autres. Mais il leur refuse la sienne ! Homme, il juge les hommes, les méprise, les moque ; pécheur, il dédaigne ceux qui pêchent et ne se surveille plus pour n'être pas tenté à son tour. La nature, je l'ai dit, ne peut guère remédier d'elle-même à ce désastre ; elle ne recouvrera pas, une fois perdue, l'huile de la douceur innée.

*Mais ce que ne peut la nature, la grâce en est capable. L'homme que l'onction de l'Esprit prend en pitié et qu'elle daigne inonder à nouveau de sa douceur, redeviendra aussitôt un homme, et par surcroît, il recevra de la grâce un don meilleur que celui qu'il tenait de la nature. Elle le mènera à la sainteté dans la foi et la douceur. » (SCC 44, 6)*

*À partir d'un texte pareil nous comprenons aussi combien la sainteté personnelle fonde en même temps la communauté autour de soi. Nous pourrions donner ici presque tous les saints en exemple. Seulement maintenant - ayant reçu l'Esprit de Jésus - il nous est possible de vivre comme la Règle l'entend au chapitre 72. Nous en trouvons un écho dans la citation suivante dans laquelle Bernard s'adresse à celui qui a reçu l'onction de l'Esprit : - « Et toi aussi, si tu nous fais généreusement part, à nous qui sommes tes compagnons, du don que tu as reçu d'en haut, (...) alors tu recevras le témoignage de nous tous que toi aussi tu répands les meilleurs parfums. Quiconque d'entre vous, supporte patiemment les infirmités physiques et morales de ses frères, ou, mieux encore, les soulage de ses services, de ses encouragements, de toute l'aide qu'il peut donner (...) quiconque agit ainsi répand un parfum tout bon parmi ses frères, et le parfum de la meilleure onction. » (SCC 12, 5)*

*Aurions-nous peur de trop donner à nos frères et de manquer de matière à partager ? Bien au contraire : plus on donne, plus on reçoit à donner. Dans son quatrième Sermon sur l'Ascension, Bernard le dit textuellement : « le privilège des dons spirituels, c'est de se communiquer sans diminuer » (Asc 4, 2) Et ailleurs, dans son commentaire sur le psaume 90 : « Ce que je partage, moi, je ne m'en prive pas pour autant. Bien au contraire : tout ce que donne le*

communiquer sans diminuer » (Asc 4, 2) Et ailleurs, dans son commentaire sur le psaume 90 : « Ce que je partage, moi, je ne m'en prive pas pour autant. Bien au contraire : tout ce que donne le Seigneur, je m'en nourris avec vous, d'autant plus sûrement et en y trouvant d'autant plus de saveur. Cette nourriture-là ne diminue pas à être distribuée, elle augmente même au fur et à mesure qu'on la sert. » (QH 10, 6).

#4 *Après tout ce que nous avons dit, nous sommes moins étonnés que Bernard parle de la charité comme de quelque chose d'« utile ». L'utilité a certes le sens spirituel d'agir selon les vues de Dieu : aimer vraiment le prochain signifie aussi le rapprocher de Dieu. Mais il n'est pas indigne de l'Esprit d'être fort pratique. C'est dans ce double sens que nous devons comprendre la phrase fameuse dans la Lettre 11 : « L'amour ne cherche plus ce qui lui est utile à lui seul, mais l'utilité d'un grand nombre » ( **Caritas est, quae non quod sibi utile est quaerit, sed quod multis.** - E 11, 4)*

Déjà en saint Paul, que Bernard cite ici librement, la charité est concrète et pratique : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. Ne soyez pour personne une occasion de chute ni pour les Juifs, ni pour les Grecs, ni pour l'Église de Dieu. C'est ainsi que moi-même je m'efforce de plaire à tous en toutes choses, en ne cherchant pas mon avantage personnel mais celui du plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés. » (I Co 10, 31-33). Je dirais que la charité, ici, ne se fait pas seulement pratique, mais franchement diplomatique : elle fait un effort pour rencontrer l'autre sur son propre terrain et est prêt à des concessions pour cela.

*L'importance de la charité en acte prouve qu'une communauté n'est jamais uniquement vouée à la contemplation. La part active y est nécessaire. Bernard renvoie pour cela à l'image des deux sœurs Marthe et Marie. Aussi bien la contemplation (Marie) que les œuvres (Marthe) sont des formes de lumière. Elles sont toutes les deux lumineuses dans la mesure où elles sont bien vécues. « Marthe est bien la sœur de Marie. – dit Bernard dans son sermons 51 sur le Cantique – Ainsi, en quittant la lumière de la contemplation ... (l'âme) se maintiendra dans la lumière d'une activité louable. » (SCC 51, 2)*

Bernard montre la primauté de la charité encore dans d'autres situations. Quelquefois nous devons assumer des responsabilités dans la vie, au service du bien commun, qui nous semblent nous empêcher d'être suffisamment libres pour nos loisirs spirituels. Le discernement n'est évidemment pas toujours facile. Jusqu'où va notre devoir envers notre famille, envers l'entreprise, la communauté etc ? Il peut être éclairant – ou du moins montrer à quel point la réponse n'est pas tranchée d'avance – quand on voit que Bernard n'a jamais accepté que des abbés se défassent de leur charge abbatiale pour mener une vie plus contemplative. À son ami Oger, qui avait démissionné de l'abbatiale, il écrit sévèrement : « *Avoue donc ce qu'il en est vraiment : tu as jugé que ta propre tranquillité t'emportait sur l'utilité de la communauté* » - (E 87, 3) *Et dans une autre lettre au même : « S'il est loisible à quiconque de préférer au bien commun (**utilitati communi**) sa propre tranquillité, qui donc alors pourra s'écrier en vérité : "Pour moi, vivre, c'est le Christ, et mourir m'est un gain." (Ph 1, 21) ? » (E 82, 1) Il y encore les remontrances assez cinglantes adressées à un autre ami, Guillaume de Saint-Thierry : « Malheur à toi si tu es supérieur sans être utile, mais bien plus grand malheur encore à toi si par crainte d'être supérieur tu fuis l'occasion d'être utile. » (E 86*

est un gain. (111, 21) : » (E 82, 1) Il y encore les remontrances assez  
cinglantes adressées à un autre ami, Guillaume de Saint-Thierry : « Malheur à  
toi si tu es supérieur sans être utile, mais bien plus grand malheur encore  
à toi, si par crainte d'être supérieur tu fuis l'occasion d'être utile. » (E 86,  
2)

Je reste toujours impressionné par cette définition que Bernard donne du  
degré le plus élevé de l'amour spirituel. Dans la bouche d'un mystique,  
elle prend toute sa densité 'et ce n'est certainement pas pour minimiser  
l'importance de notre engagement spirituel ! « *Enfin, nous aimons  
spirituellement notre esprit lorsque, par amour, nous considérons ce qui est utile  
à nos frères comme plus important encore que nos occupations spirituelles.* » -  
« *Spiritum spiritualiter <diligimus>, cum ipsa etiam spiritualia studia  
nostra fraternae utilitati ex caritate postponimus.* » (D 101)

#5 La force d'une communauté chrétienne puise paradoxalement son  
énergie dans le partage des faiblesses de ses membres. Entendons-nous  
bien, je ne dis pas qu'une multiplicité de misères fait un château fort. Elle  
peut faire crouler la maison. Mais en régime chrétien, la conscience de ses  
propres limites fait qu'on cherche son appui ailleurs, sans s'attribuer la  
puissance et la force. Le chemin obligé – non seulement pour notre vie  
spirituelle personnelle, mais aussi pour la santé communautaire – est la  
traversée de ses propres zones d'ombre. Sans reprendre la longue citation  
de Bernard dans *Les Degrés de l'Humilité* (§6), j'en donne la conclusion :  
« *Mais pour que votre coeur soit touché de compassion pour la misère d'autrui, il  
faut premièrement que vous reconnaissiez la vôtre propre, afin que vous trouviez  
le sentiment du prochain dans le vôtre, et que vous appreniez de vous-mêmes de  
quelle manière vous devez le secourir.* » (Grad 6)

En cela Bernard rejoint la grande tradition des maîtres spirituels qui ont  
toujours fondé la charité vraie sur une connaissance éclairée de soi-  
même.

#6 C'est finalement – comme toujours – une question d'équilibre. Il  
faut donner du temps à Dieu, à soi-même et aux autres. « *On tiendra pour  
parfait quiconque réunira en lui-même, dans une heureuse harmonie, ces trois  
mérites : l'imploration pour soi-même, la joie de contempler Dieu, et l'assistance  
prêtée à autrui.* » (*Perfectus omnis reputabitur, in cuius anima tria haec  
congruenter atque opportune concurrere videbuntur... placens Deo,  
cautus sibi, utilis suis.* - SCC 57, 11) Une phrase comme celle-ci est  
typique de l'esprit de Bernard : il a soin de tenir les différents éléments  
ensemble dans une synthèse équilibrée. On ne peut négliger ni le temps  
donné à Dieu, ni l'attention à soi-même, ni le soin des autres. Négliger un  
des trois, c'est fragiliser sa vie spirituelle, mais aussi la communauté  
dans laquelle on vit. Nous devons aux autres non seulement l'attention  
charitable, mais aussi notre engagement personnel dans la prière, ainsi  
que le soin de nous-même. Dieu sait combien de religieux et de  
religieuses ont payé cher leurs négligences en ces domaines ; et combien  
de communautés ont fini par péricliter faute de lucidité et de courage  
pour remédier aux problèmes qui se posaient. Ce que je dis pour nos  
communautés religieuses vaut bien sûr pour tout chrétien dans toutes les  
communautés ecclésiales.

# 7 Mais le réalisme nous oblige aussi à reconnaître que l'équilibre  
parfait n'existe pas. Les nécessités de la charité fraternelle entrent  
souvent en concurrence avec la contemplation. - « *Rappelez-vous ce que je*

# 7 Mais le réalisme nous oblige aussi à reconnaître que l'équilibre parfait n'existe pas. Les nécessités de la charité fraternelle entrent souvent en concurrence avec la contemplation. - *« Rappelez-vous ce que je vous disais : dans cette vie présente, il n'est pas de contemplation continue ni de tranquillité ininterrompue, car les nécessités de l'action et des devoirs utiles sont d'une urgence contraignante à tout moment. »* - (*quia non sit in hac vita copia contemplandi..., ubi officii et operis cogentior urget et instantior qui utilitas.* - SCC 58, 1)

Job est la figure biblique qui témoigne du tiraillement que ressent le contemplatif qui se met en même temps au service de ses frères. Vraiment, voir où est la volonté de Dieu n'est pas toujours facile : est-ce le moment de me retirer dans le calme et le repos ? Ou dois-je donner mon temps plutôt aux autres ? C'est une question que nous connaissons tous. Bernard dit que le recours à la prière est le plus utile ici. *« Peut-être Job éprouvait-il quelque chose de semblable, lorsqu'il s'écriait : "Endormi, je dis : quand m'éveillerai-je ? Et ensuite j'attends que vienne le soir". C'est-à-dire : si je suis en paix, je m'accuse de négliger ma tâche ; et si je m'y adonne, je m'en veux de troubler ma paix. Vous voyez que ce saint homme était partagé douloureusement entre une activité profitable et le calme de la vie contemplative ; quoiqu'il ne vécût jamais que pour le bien, il était toujours à se repentir, comme s'il eût mal fait, et à s'interroger en gémissant, à toute heure du jour, sur la volonté de Dieu. Dans cette angoisse, il n'est d'autre remède et d'autre refuge que la prière et la fréquente invocation de Dieu, auquel il faut demander sans cesse de nous indiquer ce qu'il veut que nous fassions, et à quel moment, et dans quelle mesure. »* (SCC 57, 9) (Remarquons une fois de plus l'équilibre dans la dernière phrase. Il faut prier non seulement pour que Dieu montre sa volonté, mais encore pour savoir à quel moment il faut la faire – parce qu'il y a des gens qui se trompent là-dessus ! – et encore dans quelle mesure – parce que l'impétuosité dénote souvent moins la ferveur que le manque de discernement.)

Le service à rendre est souvent une charge ? Mais on y est poussé – et peut-être attiré – par l'amour. Bernard a une belle expression dans sa lettre 48 : *« gavor, sed trahor »* (E 48, 3) On pourrait traduire librement : « cela me pèse, mais je suis entraîné (sous-entendu : par l'amour) ». Le critère est toujours : est-ce que j'agis par amour de Dieu ? Est-ce que l'épouse sort de sa contemplation à cause de l'Époux ? Si oui, avec l'épouse nous pourrions dire de ceux qui nous servent : *« Ils m'épargneront en ne m'épargnant pas et c'est en eux que je trouverai mon repos, s'ils n'hésitent pas à me déranger lorsque ce sera nécessaire. Je les aiderai tant que je pourrai et je servirai mon Dieu en leurs personnes ( in ipsis serviam Deo meo ), aussi longtemps que je vivrai, avec une charité sans feinte. »* (SCC 52, 7) Trouver son repos en ceux qui nous dérangent. C'est fort. Mais c'est juste aussi. L'oubli de soi – le vrai oubli (pas seulement le sacrifice forcé) donne la paix. Bernard parle ailleurs de l'**opportuna importunitas**.

C'est que non seulement l'amour nous pousse vers le service par un mouvement intérieur qui est propre à l'amour même. Mais l'Époux tant recherché le fait à son tour. *« Tandis que l'Épouse lui montre son lit, l'Époux l'invite à s'en aller aux champs et l'exhorte au travail. Et pour la décider à la lutte, il pense n'avoir pas de meilleur argument que de se proposer lui-même à la fois comme exemple et comme récompense d'une vie active. »* (SCC 47, 6)

#8 Nous voyons comment chez Saint Bernard ce qu'on a appelé la

*fois comme exemple et comme récompense d'une vie active. » (SCC 47, 6)*

#8 Nous voyons comment chez Saint Bernard ce qu'on a appelé la « mystique des épousailles » n'est pas opposée à une « mystique du service ». Chez lui, il y a un empressement au service qui est l'expression même d'un haut degré de contemplation. L'amour pousse à aller vers les autres, à leur partager ce qu'on a reçu. Au niveau personnel, la séquence est toujours : conversion – ascèse du désir – fécondité. Le contexte est toujours ecclésial : se laisser guider par la parole de Dieu signifie d'office qu'on vit dans l'Église, qu'on vit avec les autres en Église, qu'on vit pour l'Église (et je pense qu'il faut restituer aujourd'hui à l'Église son sens très large !). Cela permet de devenir à son tour épouse du Christ, ce que l'Église est déjà mystérieusement.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'expression « vie apostolique » pour la vie contemplative. Sémantiquement le terme a évolué. Pendant des siècles il a exprimé le but de la vie contemplative cénobitique. La vie apostolique signifiait qu'on voulait vivre intensément la vie des chrétiens par la communauté des biens et la prière. Actuellement il signifie plutôt la mission auprès des « autres », c'est à dire ceux qui par opposition ne font pas partie d'une communauté « contemplative » dans le sens strict du terme. Mais si nous avons un sens ecclésial juste, une communauté (qu'elle soit contemplative ou apostolique) est toujours au service des autres.

#9 Saint Bernard opère une synthèse, grâce à sa conception de l'œuvre du Saint Esprit (je reviens ici sur le thème de l'Esprit, cfr déjà #3). Il exprime clairement sa doctrine au sujet de la fécondité de la vie spirituelle, en commentant à quoi est appelé l'amour entre l'Épouse (ici l'âme individuelle) et l'Époux. Il part de la citation du Cantique : *“Ton nom est une huile répandue” (Cant 1, 2).* « *Quelle vérité de notre vie intérieure l'Esprit-Saint nous fait-il connaître par ce texte ? Sans aucun doute, il explique l'expérience, qui nous arrive parfois, de deux de ses opérations. Par la première, il nous affermit d'abord intérieurement dans les vertus requises pour notre salut. Par la seconde, il nous pare aussi extérieurement de ses dons pour gagner les autres à Dieu. Nous recevons les vertus pour nous, [mais] les dons [nous les recevons] pour notre prochain. Par exemple, la foi, l'espérance et la charité nous sont données pour nous-mêmes : car sans elles nous ne pouvons pas être sauvés. En revanche, le langage de la science ou de la sagesse (**scientiae seu sapientiae sermo**), le charisme de guérison (**gratia curationis**), la prophétie et d'autres dons semblables, dont nous pouvons manquer sans aucun préjudice pour notre salut, nous sont assurément accordés pour le salut de nos proches. Ces opérations de l'Esprit-Saint, dont nous faisons l'expérience en nous-mêmes ou dans les autres, appelons-les, si vous le voulez, **infusionem** et **effusionem**, pour que les noms correspondent à la réalité.* » (SCC 18, 1 // D 88) Un texte comme celui-ci peut nous aider à réfléchir sur notre mission dans l'Église et à penser le thème de l'évangélisation. Mais regardons d'un peu plus près le texte de Bernard.

Nous lisons en ce texte non seulement la présence de deux types de dons de l'Esprit, mais en même temps la priorité des « vertus », c'est-à-dire des « puissances », qui nous sont nécessaires pour nous-mêmes et dont l'absence compromettrait notre action vers l'extérieur. Il s'agit ici de la foi, de l'espérance et de la charité qui doivent être à la base de tout le reste. En d'autres termes, Bernard ne mettra jamais au même pied l'« infusion » et l'« effusion ». La deuxième ne sera valable que si elle



foi, de l'espérance et de la charité qui doivent être à la base de tout le reste. En d'autres termes, Bernard ne mettra jamais au même pied l'« infusion » et l'« effusion ». La deuxième ne sera valable que si elle découle de la première. Mais, il reste aussi vrai que les dons de l'Esprit qui sont faits pour être mis au service des autres, nous n'avons pas le droit de les garder pour nous-mêmes en nous repliant sur nous-mêmes. Il s'agit de respecter la nature des dons et de les respecter pour ce qu'ils sont. C'est pourquoi Bernard dit un peu plus loin : *« Mais ici il faut bien se garder, d'une part de donner ce que nous avons reçu pour nous-mêmes, et d'autre part de retenir ce que nous avons reçu pour en faire largesse. Tu retiens pour toi-même le bien de ton prochain si, par exemple, tu es rempli de vertus et doué aussi extérieurement de science et d'éloquence et que, par crainte peut-être ou par paresse, ou par une humilité indiscreète (minus discreta humilitate), tu enfermes dans un silence inutile, voire blâmable (inutili, immo et damnabili ligas silentio), la bonne parole dont beaucoup auraient pu profiter (quod posset prodesse multis). » (SCC 18, 2)*

#10 J'ai dit que Bernard va de l'intérieur vers l'extérieur. Il trouve en effet qu'on se répand trop souvent et trop vite vers l'extérieur. Il fait appel à l'image bien connue de la vasque et du canal. Un canal n'est qu'un lieu de passage. Par lui-même il ne retient rien. La vasque est un récipient où les choses mûrissent, décantent et en débordent seulement quand elles sont mûres. La vie spirituelle a besoin de cette maturation : il lui faut du temps, de la formation, de l'instruction, de la sagesse. *« La sagesse consiste à faire de soi une vasque et non pas un canal. Un canal reçoit l'eau et la répand presque tout de suite. Une vasque en revanche attend d'être remplie et communique ainsi sa surabondance sans se faire de tort. ... Vraiment, dans l'Eglise d'aujourd'hui, nous avons beaucoup de canaux, mais très peu de vasques. » (SCC 18, 3).*

La contemplation précède l'action. Celle-ci est le fruit de celle-là. C'est que l'amour est fécond. Pour Bernard, l'action s'applique d'abord à la prédication, le témoignage par la parole. *« Tel est cet amour sans répit, qui convient à l'ami de l'Époux ; ... cet amour déborde, bouillonne, et voici maintenant qu'il s'épanche sans péril, rompant toutes les digues... Il prêchera, il fructifiera. » (« Talis amor zelat ; hic decet amicum sponsi... Hic replet, hic fervet, hic ebullit, hic iam securus effundit exundans et erumpens... Praedicet, fructificet. » - SCC 18, 6)*

Nous pouvons interpréter ce texte de façon purement psychologique. Quand on est passionné, on ne saurait garder pour soi son enthousiasme. Il faut bien qu'il se communique aux autres. Mais pour Bernard, le motif de l'action trouve son origine dans le fait qu'à la base l'homme est fait pour aimer et pour être aimé ; et s'il est fait ainsi, c'est que Dieu l'a créé ainsi. L'homme est fait pour Dieu. Et Dieu est amour. Le but de l'action sera donc finalement Dieu. À travers tout ce que nous souhaitons pour notre prochain et tout ce que faisons pour lui, en arrière-fond, il y a l'amour de Dieu lui-même : notre amour pour lui, qui n'est que la conséquence de son amour pour nous. Bernard le dit dans une phrase très dense : *« Dieu est amour et rien au monde ne saurait combler l'homme créé à l'image de Dieu, sinon le Dieu de charité, qui seul est plus grand que sa créature. » (SCC 18, 6)*

Tout contemplatif devient ainsi missionnaire. C'est même volontiers (**libentissime**) que le contemplatif interrompra sa prière pour être actif et missionnaire. Plus encore, son désir de mener les autres vers Dieu est le signe d'une contemplation authentique (*vera et casta contemplatio*).

(**libentissime**) que le contemplatif interrompra sa prière pour être actif et missionnaire. Plus encore, son désir de mener les autres vers Dieu est le signe d'une contemplation authentique (*vera et casta contemplatio*).

« *Car la véritable contemplation se reconnaît à ceci qu'en attisant dans l'âme le violent incendie de l'amour divin, elle lui inspire un tel désir d'amener à Dieu d'autres âmes aimantes, qu'elle interrompt avec joie la paix de l'oraison pour s'adonner au labeur de la prédication.* » (SCC 57, 9 ; cfr SCC 58, 1.3).

Aimer Dieu qui est Amour, c'est vouloir être comme lui, c'est-à-dire vouloir vraiment le bien pour les autres. N'est-ce pas là une authentique paternité, qui est aussi celle des contemplatifs ? « *Pour l'Épouse, être entraînée par l'Époux, c'est recevoir de lui le désir d'être entraînée (Trahi sane a sponso, sponsae est ab ipso accipere desiderium quo trahatur), d'agir pour le bien, de produire des fruits pour l'Époux (desiderium bonorum operum, desiderium fructificandi sponso). Car pour elle, la vie c'est l'Époux, et mourir s'il le demande serait un gain.* » (SCC 58, 1). La première partie de la phrase exprime la dimension contemplative, celle qui consiste à accueillir le désir que Dieu veut mettre en nous. La deuxième partie est claire elle aussi: mourir pour l'Époux, c'est mourir en se donnant aux autres.

#11 Saint Bernard donne deux conditions pour que le ministère du prédicateur soit fécond – ce qui s'applique aussi aujourd'hui à nos catéchistes, enseignants et tous ceux qui ont la mission de témoigner de notre foi en Christ. Il y a d'abord que ce ne soit pas par ambition personnelle, mais parce qu'on a reçu la mission de le faire : « *C'est donc à les [= les âmes ou les églises (animas vel ecclesias)] examiner, à les corriger, à les instruire, et à les sauver que l'Époux invite l'âme plus avancée en perfection, pourvu que lui soit échu en partage cet office particulier et qu'elle ne le choisisse pas par ambition, mais parce que Dieu l'y appelle comme Aaron.* » (SCC 58, 3) Mais ensuite, il faut encore qu'il y ait quelque chose de plus intérieur, notamment cette flamme qui nous pousse vers les autres. « *Et cette invitation n'est autre chose qu'un certain mouvement intérieur de la charité (intima quaedam stimulatio caritatis) qui nous incite à vouloir le salut de nos frères et à embellir la maison de Dieu en accroissant ses trésors et les fruits de sa justice pour la plus grande gloire de son nom [= plusieurs références bibliques]. Celui qui est désigné pour le gouvernement des âmes et l'office de la prédication saura sans doute possible que l'Époux est là, qui l'invite à cultiver ses vignes, chaque fois qu'il sentira en lui-même l'homme intérieur soulevé (hominem suum interiorem senserit permoveri) vers Dieu par un mouvement de piété (circa Deum religionis affectibus).* » (SCC 58, 3)

N'empêche que celui qui est appelé à instruire les autres est souvent tiraillé, parce qu'à ce moment précisément il voudrait se nourrir spirituellement lui-même (nous l'avons déjà vu avec la figure de Job).

« *Remarquez toutefois que l'Épouse demande une chose et en reçoit une autre ; alors qu'elle aspire à une paisible contemplation, elle se voit imposer les fatigues de la prédication, et tandis qu'elle a soif de la présence de l'Époux, on lui enjoint de lui donner des enfants et de les nourrir.* » (« *Illa aliud cupit, et aliud accipit : et nitenti ad contemplationis quietem labor praedicationis imponitur, et sitiendi sponsi praesentiam filiorum sponsi pariendorum alendorumque sollicitudo iniungitur.* » - SCC 41, 5) Dans l'esprit de Bernard, « nourrir les enfants » signifie les enseigner spirituellement. Le repos contemplatif n'est donc pas une donnée absolue. Les besoins du prochain peuvent nous en arracher. « *Rien n'est meilleur, en effet, que de reposer et d'être avec le Christ. Mais il lui faut aller à ses affaires et sortir pour sauver les âmes* » (« *Sponsus invitatur ad requiem : hoc enim melius.*

»)

reposer contemplatif n'est donc pas une dernière étape. Les besoins du prochain peuvent nous en arracher. *«Rien n'est meilleur, en effet, que de reposer et d'être avec le Christ. Mais il lui faut aller à ses affaires et sortir pour sauver les âmes.»* (*« Sponsum invitat ad requiem : hoc enim melius, quiescere et cum Christo esse ; necessarium autem exire ad lucra propter salvandos.»* - SCC 46, 1) Mais quand on est parent, on peut restituer le sens premier au mot « nourrir » : dans une famille, il faut nourrir, s'occuper de ses enfants.

#12 En étudiant saint Bernard, j'ai l'impression qu'il ne sépare jamais les formes de vie possibles. Il y a pour lui une seule orientation contemplative, dans laquelle tout le reste doit se situer, aujourd'hui je dirais : qu'on soit laïc ou religieux. Et une fois qu'on se trouve bien à sa place dans cette vocation contemplative fondamentale, il s'agit de recevoir sa place personnelle (et c'est là qu'on assume sa grâce baptismale en tant que laïc ou religieux... sans qu'il s'agisse d'un autre baptême ! Je pense encore à ce que disait le pape François aux chrétiens de l'Amérique Latine dans sa lettre au Cardinal Ouellet : nous sommes tous baptisés comme laïcs !). Que le fait d'avoir trouvé une place plus spécifique dans l'Eglise puisse causer des tiraillements intérieurs est certain. Mais c'est normal et inévitable. Nous vivrons toujours les deux facettes d'une vocation unique. Ce que Bernard dira maintenant, vaut pour tous, qu'on ait des responsabilités dans une communauté religieuse ou dans une communauté laïque : *« Le sentiment de l'âme est bien différent, selon qu'elle fructifie pour le Verbe ou qu'elle jouit du Verbe. Dans le premier cas, son attention se tourne vers les besoins de son prochain ; dans le second, elle est appelée par la douceur du Verbe.»* (*« Aliter sane afficitur mens fructificans Verbo, aliter fruens Verbo : illic sollicitat necessitas proximi, hic invitat suavitas Verbi.»* - SCC 85, 13) Le principe sera toujours la charité, ce qui est « utile » pour les prochains : *« Je ne chercherai pas mon intérêt, et je tiendrai pour utile non pas ce qui tournera à mon profit, mais à celui de tous.»* (*« quod multis, id mihi utile iudicabo.»* (SCC 52, 7) L'expression revient souvent : il faut vivre pour les autres, pour « tous » - *« pro omnibus esse vivendum.»* (SCC 41, 6). C'est toujours l'intérêt commun qui prime : *« Ce qui réjouit le cœur d'un seul homme est tout autre chose que ce qui en édifie plusieurs »* (*Aliud siquidem est quod unius laetificat cor hominis, et aliud quod aedificat multos* » - SCC 9, 8).

#13 Toute cette doctrine a pour conséquence que Bernard relativise quelque part la vocation monastique elle-même, ce qui ne laissera pas d'étonner certains. Je ne dis pas cela ici pour vous faire plaisir, chers amis laïcs cisterciens. C'est tout simplement ce que dit saint Bernard. Il considère la vie à l'extérieur du monastère souvent « meilleure », ou « plus virile » (il faut resituer le mot dans une culture plutôt macho) : *«Tu fais bien d'être vigilant dans la garde de toi-même ; mais celui qui est utile à plusieurs, agit mieux et plus virilement.»* (*qui iuvat multos, et melius facit, et virilius* - SCC 12, 9). Sans doute n'a-t-on pas toujours vu cette dimension de l'enseignement de Bernard, peut-être parce qu'on trouvait a priori indigne d'un mystique de donner autant d'importance à l'engagement pastoral. Une « mystique des épousailles » semblait se suffire et même assez incompatible avec une « mystique du service ». Pourtant les textes de Bernard sont là. Certains auteurs vont tout de même le reconnaître et même voir dans cette « idée de la fécondité » un apport original de Bernard à la tradition augustinienne et grégorienne (Cuthbert, Mieth).

Je reviens à une de mes idées de départ : le contexte de la mystique de

apport original de Bernard à la tradition augustinienne et grégorienne (Cuthbert, Mieth).

Je reviens à une de mes idées de départ : le contexte de la mystique de Bernard est toujours ecclésial : se laisser mener par la Parole de Dieu signifie d'emblée vivre en Église et à son service. On fait siens les besoins de l'Église universelle (« **necessitates universalis Ecclesiae** » - E 141, 1). C'est toujours, avant et après tout le primat de la charité.

*Nous pouvons prier avec Bernard les paroles suivantes à l'égard de l'Époux :*  
« Tire-moi en avant, je te suis avec joie, je serai plus heureux encore de te contempler après la bataille gagnée. Si tu te montres si bon envers ceux qui te suivent, tu le seras infiniment pour ceux qui un jour t'auront réjoui. » (SCC 47, 6)